

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 20 (1948)

Heft: 11-12

Artikel: L'esthétique des constructions modernes

Autor: Lods, Marcel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-123128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'esthétique des constructions modernes

par Marcel Lods.

I. DE L'INTÉRÊT DU DÉBAT

Est-ce l'heure d'en discuter ?

Nous commencerons cette causerie par un acte de foi. Nous croyons profondément à l'avenir et au développement des constructions modernes. Nous y croyons à tel point que c'est en elles, et en elles seules, que nous plaçons l'espoir d'une sorte de compensation aux maux qui nous accablent, c'est-à-dire la « reconstruction » aboutissant à un meilleur aménagement de notre pays. Aux destructions — combien nombreuses et douloureuses — il n'est permis d'escompter qu'une contre-partie : l'étude et l'exécution d'un grand plan d'équipement de la France en routes, ports aériens et maritimes, terrains de sport, édifices publics et privés de toute sorte, habitations surtout ; ces habitations sans lesquelles toutes les réformes sociales auxquelles on a songé demeureraient sans effet. Cet équipement qui nous fait défaut depuis si longtemps, on peut tenter aujourd'hui de le réaliser, grâce à la puissance des moyens qu'offrent les procédés modernes de construction. Si l'on veut bien tenir compte de ce que le programme des travaux à envisager est considérable, il devra être entrepris au moment où le monde entier sera appauvri par les conséquences de la guerre et où notre main-d'œuvre — déjà si réduite — va être sollicitée de toutes parts, on arrivera inmanquablement à cette conclusion qu'il est indispensable, pour parvenir au résultat cherché, d'employer des matériaux, des techniques et des moyens neufs.

Cela veut-il dire que les matériaux anciens vont disparaître ? Le nombre des édifices publics et privés, construits de manière traditionnelle, qui ont été détruits et qu'on n'évitera pas de reconstruire de la même façon, sera hélas, trop grand pour que le bâtiment courant n'ait pas devant lui une longue période de travail.

Mais le « programme nouveau » n'est justiciable que de solutions nouvelles servies par des moyens mécaniques à gros rendements, permettant l'exécution des plus vastes ouvrages avec une main-d'œuvre minimum. Telle est notre conviction très ferme. On est en droit de se demander, puisque nous déclarons croire au succès obligé des idées modernes en construction, quelles sont les raisons qui peuvent bien nous amener à en entreprendre la défense. N'avons-nous pas l'air de voler au secours de la victoire ? En fait, la situation n'est pas si simple. Le succès des idées modernes est certain, mais il faut, de plus, qu'il soit immédiat et complet.

L'unanimité, à tout le moins une grosse majorité, est désirable dans l'accord sur des mesures qui ont besoin, pour obtenir leur plein rendement, de la compréhension, voire de l'adhésion enthousiaste de l'ensemble du pays. En France, où le jugement du grand public joue un rôle important, il est indispensable que les caractéristiques essentielles des constructions modernes soient mieux connues, qu'on juge avec plus d'exactitude de leurs qualités et défauts ; qu'enfin (ne serait-ce que pour la simple satisfaction de l'esprit), on porte sur elles un verdict équitable, remplaçant les « slogans » qu'on répète depuis tant d'années sans se rendre compte de leur insanité.

Il est des vérités peu répandues.

Le jugement du grand public est demeuré, dans ce domaine, extrêmement confus.

Il est courant de constater, au cours des discussions qui naissent à propos des constructions modernes, que l'accord n'est même pas fait sur le sens du terme. La désignation des objets, leur simple identification, donnent déjà lieu à malentendu. C'est ainsi que nous voyons, bien souvent, qualifier de « constructions modernes », des constructions qui sont peut-être « récentes », mais certainement pas « modernes ».

A quoi peut donc bien tenir, venant d'un peuple réputé intelligent, cette incapacité de distinguer et de juger ? Uni-

quement au défaut total d'information. C'est ici qu'apparaît l'utilité des exposés de la question. De quoi, en effet, dispose le grand public pour s'informer ? De ce qu'il voit, entend et lit. Mais le Français voyage peu, il voit donc, en général, très peu ce qui s'est fait dans son pays et à l'étranger. Ce qu'il entend ne peut l'informer davantage : les conversations sur la question se contentent trop souvent de répéter « slogans » et clichés. Quant à la radio, elle s'occupe trop peu de ce sujet, pourtant essentiel.

Reste la lecture. Le Français peut lire... mais quoi ? La presse technique ? Oui, certes ; celle-ci est sérieuse, elle expose suivant ses tendances les avantages du moderne et du traditionnel. Grâce à elle, ceux qui veulent vraiment se faire une opinion, peuvent y parvenir. Il est certain que la ligne générale de cette presse technique, au lendemain de la défaite, n'était pas favorable au mouvement moderne. Mais tout évolue ! Il suffit de comparer les idées générales exposées par telle publication périodique en 1941, avec celles qu'elle défend en 1944, pour s'en rendre compte.

De ce côté, il existe donc une source d'information ; malheureusement, le grand public ne lit pas la presse technique. Reste la presse courante, la seule que le grand public connaisse.

Et cette fois, quelle catastrophe ! Qu'il s'agisse d'articles de quotidiens, d'hebdomadaires, d'enquêtes ou d'études parues dans les revues, voire de livres, on reste confondu en constatant la faiblesse de la documentation que contiennent tous ces écrits.

De plus, les réalisations modernes sont jugées avec parti pris. Tout ce qui peut prêter à la moindre critique est soigneusement mis en évidence, mais tout ce qui est succès incontestable est dissimulé non moins soigneusement. Nul compte n'est tenu d'un effort, d'un essai, celui-ci dû-il être classé parmi ceux sur lesquels on peut fonder les plus grands espoirs. On néglige délibérément ce qui peut « sortir » des tentatives les plus méritoires ou ne s'attache qu'à montrer, et avec quelle passion, que ce qui est, hélas, inévitable dans toute œuvre humaine et peut prêter à critique, surtout au stade de la réalisation première. La manière partielle dont sont présentées les choses, la qualité contestable des arguments, les trop grandes libertés qu'on se permet en s'adressant à un public qu'on sait peu au fait, interdisant à tout jamais, de la part du Français moyen, l'espoir de porter un jugement sain. La question est faussée à un tel point que les techniciens eux-mêmes finissent par être influencés et qu'on aboutit à ce paradoxe : en France, pays qui, dans la plupart des domaines, est à l'avant-garde du progrès, certains professionnels du bâtiment sont fermement décidés, par crainte de la critique, à ne plus oser quoi que ce soit de nouveau.

C'est qu'on est allé loin dans la voie des affirmations hasardées. N'oublions pas qu'hier encore on publiait des articles, voire des livres, pour nous expliquer que la seule vérité se trouvait dans le mur en moellons ou en briques de nos pères. C'était hier également qu'on écrivait et qu'on publiait des déclarations telles que celles-ci : « Avec le béton, l'architecte peut faire exactement tout ce qu'il veut ; il n'y a plus de problèmes d'équilibre et de résistance. Toutes les formes sont possibles, et comme cette matière est préférée pour sa commodité, on se contente finalement des formes les plus pauvres, les plus ingrates ; l'esthétique de la caisse de sapin. Cette matière, bonne à tout faire, dispense l'architecte de toute imagination. » Voilà ce qu'on écrivait au pays de Séjourné, de Tony Garnier, de Freyssinet et de Perret.

C'était hier encore qu'on parlait, toujours à propos du béton : de pâte à crêpes ou de guimauve, de caisse percée de trous.



La construction métallique n'a pas davantage trouvé grâce devant la critique. Sans remonter jusqu'au célèbre manifeste contre la Tour Eiffel, on peut lire chaque jour des phrases dédaigneuses sur « l'esthétique pauvre de la ferraille », sur l'infériorité du maigre profilé comparé à la grosse charpente en bois. Imaginez, après cela, ce qui se passerait si les mêmes critiques entreprenaient de juger une paroi entièrement en acier. Ce n'est pas, certes, à l'aide des articles qui seraient écrits sur cette nouveauté, que le grand public se ferait une idée exacte de la valeur de la solution qu'elle apporte.

Cela fait apparaître le défaut majeur, le véritable péché contre l'esprit que nous reprochons à cette critique : elle n'est capable que « d'arrêter ». Le tort essentiel de tous les mouvements de réaction, des mouvements « contre », des mouvements « négatifs », est qu'aucun d'eux ne consent à essayer de voir, à travers les difficultés de tout début et les inévitables aléas de la recherche, s'il y a quelque chose de bon dans l'œuvre nouvelle. Il s'est toujours agi — il s'agit encore — de démolir.

On a beaucoup plus pensé à abattre le béton qu'à sauver la pierre ; à détruire l'acier plus qu'à aider la maçonnerie ; à jeter bas les œuvres modernes plutôt qu'à louer les œuvres anciennes (qui n'en avaient, d'ailleurs, nul besoin). C'est là l'infériorité de tout mouvement de régression ; il est par définition stérilisant. Il obstrue, il décourage, il détruit, il ne produit rien. Combien il est loin de l'état d'esprit d'un Lyautey qui a vu si clair et dont l'œuvre a été le triomphe du respect de l'ancien existant, concurremment avec ce goût de la création du moderne.

Qu'a-t-on jamais dit sur la question de mieux que par les mots suivants : « Ne dites pas que je suis classique ou romantique ; je suis classique et romantique ; ne dites pas que je suis pour l'ordre ou pour la liberté ; je suis pour l'ordre et pour la liberté ». Pourquoi toujours opposer, penser les choses par leur côté négatif ? Presque toujours, il y a deux aspects du même problème, qui ne paraissent s'opposer que parce qu'on ne les regarde pas d'assez haut. La seule attitude admissible, la seule véritablement féconde est celle qui permet de tout comprendre, de tout admettre, de tirer parti de tout. L'exclusion est toujours une diminution, une perte.

La situation n'est pas nouvelle.

Sans doute peut-on se consoler en constatant qu'un certain nombre de choses — qui n'ont pas mal réussi par la suite — ont connu d'abord les mêmes difficultés que les constructions modernes. Qu'il s'agisse de découvertes scientifiques ou d'inventions techniques, d'œuvres d'art nouvelles, qu'il s'agisse de Pasteur ou d'Ader, de Wagner ou de Debussy, c'est toujours l'incompréhension de la critique amère qui accueille les novateurs. L'automobile, l'aviation ne se sont-elles pas développées malgré le scepticisme général et quelquefois

l'hostilité manifeste ? N'oublions pas qu'il y eut (c'était hier) des émeutes contre l'automobile. On a brisé le bateau de Denis Papin ainsi que le premier métier de Jacquard, ce qui était un argument sans réplique. Tout compte fait, le bâtiment a, jusqu'à présent, joui d'un traitement de faveur, puisqu'on n'est pas encore arrivé à faire sauter les grands ponts, barrages, viaducs ; on s'est contenté de les critiquer.

Cependant, les découvertes scientifiques, les inventions techniques, les œuvres d'art nouvelles, triomphèrent plus ou moins rapidement de la routine. Cela se fit, en général, très simplement par la vertu de la seule qualité de la nouveauté dont il s'agit. Pasteur vaccina des moutons contre le charbon et des hommes contre la rage ; devant le succès obtenu, l'opposition dut baisser pavillon ; il en fut de même pour l'automobile et l'aviation, ainsi que vis-à-vis de certains artistes.

On est en droit de penser qu'un même phénomène se produira de la même façon dans le bâtiment. Essayera-t-on de renouveler les 1200 mètres de portée du Pont de San-Francisco avec des matériaux anciens, du temps que l'acier n'existait pas, ou bien admettra-t-on qu'avec ce matériau nouveau, on réalisera des constructions absolument nouvelles ?

Il n'en demeure pas moins que ces critiques retardent et causent un sérieux déficit. A l'heure où un très gros effort va être demandé à tous les chercheurs, on peut estimer qu'il faut éviter que cet effort ne soit encore accru, et inutilement, du fait des critiques de ceux qui cependant n'encourent nulle responsabilité quant aux conséquences de leur action, d'obstruction pas plus qu'ils ne supportent la moindre part du supplément de besogne que ce faisant, ils provoquent, et d'un cœur combien léger ! L'action retardatrice de la critique s'est montrée jusqu'à présent singulièrement efficace en ce qui concerne la construction de maisons d'habitation. C'est là, très certainement, le dernier bastion des passésistes. Et c'est pourtant dans ce domaine qu'il est le plus urgent d'apporter des réformes essentielles. Mais, ce que nous avons vu pendant quatre ans n'est guère fait pour nous rassurer, au sujet de la rapidité avec laquelle on devrait faire ces réformes. Durant ces quatre ans, en effet, on nous a dit et redit que la pointe extrême de notre courage allait consister à découvrir ce qui se faisait il y a un siècle. On est allé jusqu'à nous affirmer que notre salut était à ce prix. On a même tenté de nous expliquer qu'une grande partie, sinon la totalité de nos malheurs, était causée, précisément, par l'oubli de ces séculaires observations, essentielles et salvatrices, et qu'il fallait nous hâter de nous y rallier. C'était, pour le moins, imprévu, car, sauf erreur, les événements qui venaient de ravager notre pays n'avaient pas, il s'en fallait, été obtenus contre nous avec des moyens d'il y a un siècle.

Tout cela doit montrer à quel point la question a été embrouillée, et explique pourquoi le public est totalement incapable de la tirer au clair par ses propres moyens.

II. GÉNÉRALITÉS SUR LE SUJET

C'est bien à dessein que nous avons intitulé cette causerie : « De l'esthétique des constructions modernes ». Le problème doit être examiné dans son ensemble et porter sur tous les matériaux.

Le métal — les métaux, plus exactement — doivent y figurer en bonne place, celle que mérite le rôle de premier plan qu'ils ont joué jusqu'à présent : l'acier, en particulier, dont le rôle fut essentiel dans la construction moderne de ces dernières années et qui continuera de l'être au moins autant dans celle de demain. Il n'en demeure pas moins qu'il faut prendre la question en bloc, et y faire figurer tous les matériaux connus, avec le seul regret de ne pouvoir tenir compte de ceux, combien nombreux, qui « sortiront » dans l'avenir.

Tenons-nous-en à tous ceux que nous connaissons : béton, bois, verre, etc.

Notons au surplus que tous les matériaux modernes donnent présentement naissance à de véritables familles. La construction métallique n'utilisait à son début que la fonte et le fer ; elle se sert maintenant des aciers à haute résistance, des aciers inoxydables, des métaux légers. Le béton armé a procréé le béton vibré d'abord, le précontraint ensuite.

Partant du bois, on a obtenu : les bois traités, bakélisés et contreplaqués, les fibres de bois agglomérés, etc. Le verre a donné le verre armé, la laine de verre, le verre émulsionné, etc. Et nous ne parlons que de matériaux employés depuis longtemps, presque courants à l'heure actuelle. Quelles anticipations ne ferions-nous pas si nous envisagions l'emploi des matières plastiques, par exemple ! Il y a vingt ans, on ne pouvait disposer que de petites pièces en matières plastiques ; aujourd'hui, on réalise, coulés en un seul bloc, des nez d'avions bombardiers destinés à se déplacer à 400 kilomètres-heure, dans des conditions de température et d'hygrométrie des plus dures. Cela doit donner à réfléchir.

Définitions nécessaires.

Il est indispensable de définir clairement des choses qui jouent dans le débat un rôle essentiel : les constructions modernes, la machine.

On a l'habitude de comprendre, sous la dénomination « constructions modernes » des choses extrêmement différentes... On confond trop souvent les « constructions mo-

dernes » avec les « constructions récentes ». De même que l'âge moral et physique des hommes n'est pas toujours en concordance avec leur date de naissance, il est évident qu'il a été fait, non pas seulement à notre époque, mais de tout temps, des constructions vieilles au jour même de leur édification et tout au contraire des constructions modernes, c'est-à-dire : réellement jeunes au moment où elles sont nées. A quoi reconnaît-on celles-ci ? C'est très simple : la construction moderne est celle qui a adopté le tout dernier programme, les solutions les plus avancées, les moyens les plus perfectionnés, donc les plus récents.

Cherchons maintenant à définir « la machine ». Jacques Lafitte rappelle dans son ouvrage « Réflexions sur la Science des Machines » que Reuleaux a proposé dix-huit définitions et montré que chacune d'elles présentait des imperfections prononcées. Alors, allons-nous en ajouter une de plus ? Mieux vaut certainement de tenter de décrire le rôle de la machine, c'est lui, surtout, qui nous intéresse, aussi bien celui qu'elle a joué jusqu'ici que celui qu'elle jouera demain.

Une première question se pose : quelles choses vraiment nouvelles furent donc permises par la machine depuis son apparition ? Il en existe au moins deux. D'une part, la machine nous a procuré la force ; d'autre part, elle nous a donné les moyens d'utiliser cette force.

Pour trouver la force, elle est allée puiser dans les réserves accumulées par la nature depuis le commencement des temps, sous forme de houille, mazout, tourbe ou bois ; elle a aussi capté l'énergie existant dans les chutes d'eau, le courant des rivières, les marées, le vent, le rayonnement solaire ; elle a enfin su libérer la puissance contenue dans certaines combinaisons chimiques, telles que celles qui ont donné les explosifs. Elle a su transformer ces diverses énergies potentielles, existant partout dans la nature en une force domestiquée, capable d'être utilisée suivant les besoins et d'être mise en réserve.

Elle a encore consenti, en sus, à la répartir, à la fois, dans l'espace et dans le temps. La répartition dans l'espace a consisté soit à concentrer l'énergie en grosses masses, soit à la fractionner en quantités infiniment petites.

La répartition dans le temps a consisté à donner, à la fois, des puissances capables d'être utilisées suivant des temps très courts et des temps très longs.

Tout cela représente le rôle des machines que nous pouvons appeler « productrices d'énergie ». Parmi elles, nous rangerons la machine à vapeur qui nous livre la puissance contenue dans le charbon, le moteur à combustion interne qui nous livre celle contenue dans le mazout, l'alternateur qui nous livre celle contenue dans la conduite forcée aboutissant au bas du barrage. Pour utiliser la force ainsi trouvée, sont alors venues les machines que nous appellerons « consommatrices d'énergie ». Citons en exemple : les voitures du train que remorque la locomotive, le paquebot ou le gros camion propulsés par le Diesel, les innombrables machines-outils de l'usine actionnées par le courant de l'alternateur, enfin la pièce d'artillerie qui projette l'obus grâce à la combustion de la poudre.

Le cycle commence à une source d'énergie quelconque ; il se termine, soit par une fourniture de travail (exemple : transport), soit par une mise en œuvre de matière (exemple : fabrication d'un objet). Il se déroule en général sans appel à l'énergie humaine, autrement que pour diriger et contrôler.

La force physique de l'homme n'intervient plus désormais dans l'action proprement dite. Les conséquences pratiques qui en découlent sont considérables : l'homme peut demain entreprendre toutes les besognes.

Ne voit-on pas qu'une véritable cassure — et quelle cassure ! — vient ainsi se produire dans la civilisation ? Ne voit-on pas que l'homme a été brusquement mis à même de disposer à son gré de forces immenses alors que, durant des centaines de siècles, il avait été limité à sa seule énergie physique, à laquelle il avait ajouté, dans les temps les plus récents, celle de quelques animaux domestiques ? Ne voit-on pas que tous les rêves caressés par les hommes, au cours de l'histoire et peut-être de la préhistoire, sont maintenant devenus réalités ? La reproduction du son, les déplacements sur la terre, sur l'eau et dans l'air, à grande vitesse, la transmission à distance de la parole et des images, sont désormais choses vulgaires et quotidiennes, grâce au génie de l'homme... servi par la machine, la puissante et savante machine.

En vérité, c'est bien là une révolution — une des plus grandes que l'humanité ait connues ; et il faut bien admettre

que les règles qui étaient intangibles avant cette révolution, ont cessé de l'être après.

Il existe encore un point où la machine a joué un rôle essentiel : c'est la généralisation de la précision dans l'exécution de tous les travaux. La machine est maintenant plus précise que les organes humains. Elle apprécie les distances que l'œil ne mesure plus, elle accomplit des gestes à la précision desquels la main ne saurait prétendre. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer les étapes d'évolution de l'outillage. L'examen du chemin parcouru fait clairement apparaître ce fait que la machine nous donne, aujourd'hui, d'une manière absolument courante, une précision qu'il eût été vain de prétendre obtenir auparavant, sinon à titre tout à fait exceptionnel et dans des conditions invraisemblablement onéreuses.

Voilà donc le premier point réglé : celui relatif à ce que la machine nous a apporté. Abordons, maintenant, le second, et cherchons à deviner ce qu'elle va nous apporter demain.

C'est encore bien autrement merveilleux. Tout ce qui précède, il faut bien se garder de le prendre pour une fin, ce n'est en effet qu'un tout petit commencement. La machine, la toute jeune machine, commence à s'essayer à l'autonomie, et nous voyons « sortir », de plus en plus, et de mieux en mieux, ce que Jacques Lafitte a appelé : les « machines réflexes », et Leconte de Noy : les « machines intelligentes ». Ces machines-là procèdent seules à des opérations complexes, dépendant les unes des autres. Elles en assurent elles-mêmes — sans le secours d'une intervention humaine — la coordination et le contrôle. C'est ainsi que telle machine à souder par points, chargée d'effectuer toute seule une série de soudures, s'arrêtera et prévendra si l'une des soudures a été mal exécutée. C'est ainsi que le pilote automatique d'avion va corriger et rectifier, seul, toutes les embardées de l'appareil secoué par le vent.

On peut commencer à pressentir, après cela, l'importance du domaine de la machine de demain. Cherchons à imaginer un monde où, à la fois, les puissances mises à la disposition de chaque homme se trouveront augmentées dans une proportion qu'il est impossible de fixer, et où les machines seront capables d'assurer elles-mêmes une importante partie de la mise en œuvre...

Pour ceux qui, refusant de voir ce qui est devant leurs yeux, douteront encore ou se montreront sceptiques, nous conseillons d'aller voir fonctionner le disjoncteur qui, en cas d'incident sur la ligne aboutissant à une surcharge, tente de réenclencher lui-même, trois fois exactement, et prévient ensuite si l'opération se révèle impossible... Ils verront ce qui va être permis par la machine de demain...

C'est bien, en vérité, une profonde révolution qui s'amorce sous nos yeux... Et, paradoxe ! C'est au moment même où elle se déclenche qu'on nous explique que le bâtiment regardera toute cette bagarre du haut de son Olympe et que, non seulement il n'y prendra pas part, mais qu'il aura le privilège de pouvoir — lui tout seul — n'en être pas influencé ?

Il le sera, inévitablement et profondément. Les anciens matériaux, les anciennes techniques sont appelés à se modifier essentiellement. Il ne peut pas être question de refuser les matériaux nouveaux qui viendront nous offrir leurs qualités, non plus que refuser la machine qui nous apportera des facilités de mise en œuvre accrues de jour en jour.

Conséquence inévitable, les formes évolueront. L'avenir, le très proche avenir, est appelé à nous faire connaître des modifications profondes dans l'aspect des bâtiments, conséquence normale et inéluctable de la modification des procédés constructifs. Cela dit, il est évident qu'il y a un équilibre à trouver. Les uns font de la machine un dieu. Les autres en font un démon. Plus raisonnablement, ne convient-il pas de considérer qu'elle est aujourd'hui un moyen ? Le très grand danger du refus systématique d'étudier la question, consiste précisément en ceci qu'il comporte obligatoirement mépris, donc ignorance. Or, on ne conduit bien que ce qu'on connaît bien...

N'y a-t-il pas lieu de penser que, déjà dans ces dernières années, on eût mieux guidé l'action des machines, en ayant de leurs facultés une notion plus précise ? N'est-on pas en droit de croire que la machine sera la meilleure ou la pire des choses, suivant que nous la conduirons ou que nous nous laisserons conduire par elle ? En particulier, aujourd'hui, notre devoir est de nous poser la question... L'importance des travaux faits pour la guerre, tant en constructions proprement dites qu'en fabrication peut, par comparaison avec

ceux qu'on avait tentés lors des guerres précédentes, donner une idée de la proportion qui existe entre ce qui peut être réalisé par la seule main de l'homme et par la machine. Cette même proportion existera entre les travaux de paix d'avant la guerre et ceux d'après. Le volume sans précédent de la besogne à entreprendre, va exiger impérieusement l'emploi de tous les matériaux, de tous les moyens. L'utilisation

massive de toutes les possibilités risque de n'être qu'à peine à l'échelle des besoins...

Il nous semble déraisonnable de ne point accueillir, dans une telle situation, l'aide inappréciable que nous offre la machine. Les besoins sont grands. La main-d'œuvre réduite... Un allié arrive qui peut prendre une grosse part de la besogne... Il n'est pas question de le dédaigner.

III. DE LA BEAUTÉ

Difficulté de la définition.

Le terrain ainsi déblayé, nous allons pouvoir aborder le sujet même de notre causerie : l'esthétique des « constructions modernes ». L'esthétique : c'est la recherche des caractères du beau. Donc, parler d'esthétique oblige à tenter une définition de la beauté. Une de plus, direz-vous...

Le nombre même des définitions qui existent montre la difficulté d'en trouver une qui soit bonne. Enfin, essayons toujours et proposons — ou plutôt choisissons — car, sur un tel sujet, tout a évidemment été dit : « La beauté est l'expression de la perfection, perçue par les seuls sens ». Nous entendons par là que l'équilibre, la justesse des proportions, la perfection en un mot d'une chose réalisée — perfection qu'on pourrait supposer ne pouvoir être perçue que par le canal de l'intelligence, à la suite d'analyses qui auraient permis de vérifier la concordance des solutions avec les données — peut, à l'aide de cheminements subconscients demeurés mystérieux, arriver jusqu'à nous par le canal des sens. C'est ainsi que la beauté d'une peinture, d'une sculpture, d'un monument, est détectée par le seul sens visuel, celle d'une symphonie par le seul sens auditif... Le tout, indépendamment de l'analyse intellectuelle qui peut, certes, intervenir après pour confirmer ou infirmer tel ou tel point, mais qui n'est nullement indispensable.

Le domaine qui nous intéresse ici est, évidemment, celui du sens visuel. La beauté, enregistrée par les yeux, déclenche la mise en action subconsciente de la sensibilité et provoque l'émotion, indépendamment de toute analyse mettant en jeu l'intelligence. Suivant que la beauté est plus ou moins grande, l'impression ressentie va de la sensation légère jusqu'à la grande émotion et au véritable choc. L'intensité varie, mais le phénomène demeure le même.

C'est bien là où nous retrouvons le sens profond du mot esthétique qui vient justement de « sensibilité ».

Il y a plusieurs beautés.

Un premier classement permet de diviser la « beauté » à laquelle nous sommes accessibles en deux catégories. La beauté des choses faites par Dieu, ou beauté divine, que nous pouvons aussi appeler beauté naturelle.

La beauté des choses faites par l'homme, ou beauté humaine, laquelle, suivant les cas, est appelée technique, artistique, etc.

Faut-il ajouter que, pour les œuvres de Dieu, la beauté est la règle, tandis que, pour les œuvres des hommes, elle est l'exception ? Dieu réussit perpétuellement ses œuvres avec des moyens dont la simplicité nous déroute.

Le corps humain (pas toujours), les animaux (plus souvent), la fleur sortant du bourgeon, la plante sortant de la graine, l'insecte sortant de la chrysalide, sont autant d'expressions de la naturelle et divine beauté. Dans la nature, tout est beauté... Quittant les choses animées pour celles qui ne le sont pas, la même règle demeure : le ciel, la mer, la montagne, le fleuve, les nuages ; autant de manières qu'à Dieu de manifester sa puissance et sa divinité, en créant perpétuellement et toujours de la beauté.

Si nous passons aux œuvres humaines, la chute est lourde et nous constatons bien vite l'infirmité de notre esprit. L'effort, la déformation, le tourment, la souffrance, telles sont les règles de la naissance de toute œuvre humaine. La conception, l'étude, commencent, en général, dans la complication et la difficulté pour s'élever, au bout de combien de peines, à la simplicité et à la beauté, pourvu qu'on ait pu — ce qui est rare — réunir les trois conditions : un travail opiniâtre, l'habileté chez celui qui entreprend et la grâce. Les exemples sont nombreux. Faut-il rappeler combien il a fallu d'années pour qu'une voiture automobile cesse d'être le carrosse dont on vient de retirer les chevaux ; pour

que les bâtis des premières machines à vapeur cessent de conserver l'aspect de constructions en charpente en bois ou en pierre, pour que la forme des sous-marins se rapproche de celle des poissons, la forme des avions de celle des oiseaux ? Qui eût dit, en voyant les extraordinaires assemblages de cubes reliés par de multiples ficelles qui constituaient les premiers avions, qu'on arriverait à la pureté des formes des planeurs d'aujourd'hui ?

Il a fallu beaucoup de temps, de foi, d'efforts pas toujours aidés par la compréhension générale. Et quels déchets dans les essais... Pour quelques succès finaux, combien de tentatives stériles ! Peinture peu encourageante, penserez-vous ? C'est possible, mais nous sommes des hommes, mis sur la terre pour faire notre métier d'homme, il serait vain de prétendre à être davantage : notre devoir est de nous efforcer.

Il n'y a pas le « beau » d'un côté et l'« utile » de l'autre.

Si nous admettons la définition de la beauté que je viens de vous proposer, nous allons voir disparaître l'idée d'opposition entre l'objet « beau » et l'objet « utile ». On pourra, en effet, considérer comme beaux les objets les plus divers : un tableau de maître ou un bâtiment d'usine, un morceau de sculpture ou une voiture de course, une symphonie musicale ou un avion de raid. On verra disparaître la notion de « l'objet d'art », beau par définition et essentiellement différent de « l'objet de travail » qui, sans devoir être obligatoirement laid, ne pouvait prétendre, sauf dans des cas exceptionnels, à la beauté. Avouons-nous que cette disparition, non seulement ne nous choque nullement, mais que, tout au contraire, elle efface des contradictions devant lesquelles nous avons toujours trébuché ? Avouons-nous que, depuis bien longtemps, nous n'avons pu nous retenir de considérer comme beaux, parfois très beaux, des objets qui — sans prétention aucune à l'esthétique conventionnelle — remplissaient admirablement la mission à laquelle ils étaient destinés, tandis que nous considérions comme affreusement laids des objets pourtant dits artistiques, dont l'aspect ne pouvait prétendre à provoquer une émotion que grâce au respect de conventions des plus discutables ? Car enfin, si c'est vraiment l'existence d'une perfection qui doit déclencher l'émotion, il est vain d'espérer quoi que ce soit de pareil si la perfection est absente. Et ce n'est pas être trop cruel que de constater qu'il est de nombreux objets qualifiés « objets d'art » où elle est totalement absente.

Cela nous amène tout naturellement à la grave question de l'« ornement », un élément ajouté à la seule fin « d'ornement ». Evidemment, il ne va pas subsister grand-chose de lui après tout cela ! Ce n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui qu'on prétend qu'il en doit être ainsi, et la phrase de Fénelon, tant de fois citée, réglait déjà, il y a bien longtemps, le compte de l'ornement de façon définitive : « Il ne faut admettre dans un édifice aucune partie destinée au seul ornement mais, visant toujours aux belles proportions, on doit tourner en ornement toutes les parties nécessaires à soutenir un édifice ». Après ça, il est superflu d'insister sur le sort qui est réservé aux corniches en stoff, indispensables aux plus modestes maisons du siècle dernier, aux espagnolettes ornées, et aux trumeaux sculptés. Par contre, on considère qu'il peut parfaitement exister une beauté dans les choses dites « utilitaires », tout aussi bien un grand hall en charpente métallique qu'une cuisinière électrique ou un frigidaire...

La beauté est une chose, l'ancienneté une autre.

Il est trop fréquemment admis qu'en règle générale, un objet de construction, un monument ancien sont nécessairement beaux, tandis que, s'il s'agit des mêmes choses cons-

truites récemment (surtout dans l'esprit moderne), un examen s'impose. A la vérité, cette idée simpliste a pu être, à son origine, justifiée par le fait que la beauté se rencontrait tout spécialement dans les œuvres du passé... Et c'est normal. On a conservé parmi elles surtout ce qui était particulièrement savoureux. C'est le résultat d'une sélection que ce qui nous reste. Il est naturel que la beauté y soit dispensée dans une proportion plus large que dans les œuvres contemporaines qui comprennent tout, le bon et le mauvais, sans sélection comparable.

Sous cette seule réserve, les réflexions que nous venons de faire vont obliger à revoir fortement l'ancien classement. Selon lui, une rampe d'escalier en fer forgé ou une clef de voûte sculptée devaient, à toutes choses égales évidemment, être classées dans la prétention à la beauté, infiniment au-dessus d'un châssis métallique ou d'une charpente en béton. De même, le vieux château, avec sa porte en pierres disjointes, toute garnie de mousse dans les creux et couronnée de lierre, était, par définition, une chose émouvante, tandis qu'une usine en charpente métallique avec façade en verre ne pouvait, sans un présomption insoutenable, prétendre à la même qualité. Un pont de pierre était beau ; un pont métallique ne l'était point.

Eh bien ! non et non. La rampe en fer forgé et la clef de voûte peuvent être les pires « navets », tandis qu'il existe des châssis métalliques émouvants et des charpentes en béton très belles.

Il existe de vieux édifices en pierre qui furent laids, quand on les fit et qui le sont restés, mais cela n'apparaît guère, parce que le temps (l'habitude de regarder sans voir), la mousse et le lierre arrangent bien les choses. L'émotion ressentie à leur aspect est de mauvais aloi, parce qu'elle est faite de romantisme, d'évocation du passé, de snobisme, de conformisme et, par-dessus tout, de la crainte d'être traité de béotien.

Nous devons ouvrir les yeux et voir. L'hommage, dû à la beauté, ne doit pas être prodigué à tout ce qui date, sous

le seul prétexte que ça date. Cet espèce de mur séparatif, qu'on tente de maintenir debout entre le passé, rempli de charme et de beauté et les temps modernes qui ne sauraient rien produire de beau, aboutirait, si on ne l'abattait, à une curieuse situation.

L'histoire se diviserait en deux périodes : d'abord, les nombreux siècles du « passé », au cours desquels les formules d'esthétique les plus différentes auraient défilé ; quoique ayant été imposées par les civilisations et les programmes les plus divers, les styles et les matériaux les plus variés, elles auraient toutes et dans tous les cas, obtenu des résultats plastiques, variés certes, mais tous également beaux ; puis, le fameux mur franchi, on se trouverait dans les « temps modernes » durant lesquels, pour la première fois depuis que le monde est monde, les programmes, les matériaux et les hommes s'en mêlant, il n'y aurait plus rien à espérer, tout serait laid. Et, comble de bizarrerie, cela interviendrait à l'époque où les matériaux sont plus riches qu'ils ne le furent jamais, les moyens plus puissants et les réalisations plus hardies.

En d'autres termes, toutes les formules anciennes auraient abouti à de bons résultats ; mais la formule moderne n'aurait aucune chance d'y parvenir. On aurait pu faire de la beauté avec du bois, de la pierre et même du plâtre, on n'en ferait pas avec du béton, ni avec des fers profilés, de la tôle pliée.

En vérité, on peut, par goût, préférer le passé au présent, mais il ne peut être question d'autre chose que d'un goût. Personnellement, nous ne voyons aucune objection à cette préférence esthétique. Que certains mettent au-dessus de tout le passé, c'est absolument leur droit. Mais, de même qu'il ne saurait être question de leur imposer l'amour du moderne, qu'il est inutile d'aller les taquiner en attaquant leurs dieux. Je trouve au moins équitable qu'on ne prétende pas — comme la chose se fait présentement — nous imposer à nous, modernes, cette très contestable notion qu'il n'est de salut que dans le retour aux façons de faire des siècles passés.

IV. DE QUELQUES CRITIQUES COURANTES

Il n'est pas sans intérêt de passer en revue les critiques les plus habituelles, faites à ceux qui défendent les idées modernes dans la construction.

Nous allons les exposer successivement, en même temps que nous chercherons à répondre à chacune d'elles.

L'incompréhension du passé.

Un des slogans les plus courants consiste à dire : le goût de l'architecte moderne est incompatible avec le respect et la compréhension du passé. En d'autres termes, celui qui vibre devant l'usine hollandaise de Van Nelle ne peut rien comprendre à Notre-Dame de Chartres. C'est absurde, évidemment, mais on continue quand même à le répéter. Combien de fois devons-nous protester contre cette exclusive, dire que le goût que nous déclarons pour le moderne doit, au contraire, nous rendre plus aptes à comprendre véritablement le sens profond du passé, à l'aimer, à l'admirer ? Car il y a bien des façons de rendre hommage au passé ; il ne faudrait pas croire que la « copie » soit parmi les meilleures. Et, pas davantage, « l'adaptation », combien douloureuse parfois, des chefs-d'œuvre du passé à des missions pour lesquelles ils n'ont nullement été conçus.

Croit-on que ce soit aimer et respecter le passé que de transformer les Invalides en bureaux et le Louvre en ministère ? Croit-on que ce soit aimer le passé que de couper en trois, par des planchers, la salle capitulaire du Château des Papes en Avignon, pour en faire un casernement ? Croit-on que ce soit aimer le passé que de continuer à faire ce qui se fait en France (en France surtout, hélas !) et qui consiste à faire servir à une chose, des bâtiments qui ont été pensés, conçus et créés pour tout autre chose ? Qui donc ne verra pas que cette façon de faire n'est qu'une défaite, un abandon, un aveu d'impuissance d'une génération qui, pour la première fois en France, refuse la lutte et reconnaît qu'elle n'a pas le courage d'être elle-même ? Nous ne pouvons résister au désir de citer ce que notre ami Francis Jourdain écrivait, en 1937, à ce sujet : « C'est en effet méconnaître

singulièrement l'enseignement du passé que de le copier. A aucune époque autre que la nôtre, on n'a tenté de recommencer le passé. C'est un constant souci de modernité qui a présidé à la conception de toutes les grandes œuvres. Les bâtisseurs de cathédrales n'ont-ils pas poussé ce souci jusqu'à poursuivre dans un style nouveau — le leur — l'œuvre commencée plusieurs siècles auparavant ? Pour se convaincre de la force qu'eut jadis ce souci de modernisme, on ne regardera pas sans profit tel portrait de ce XVII^e siècle dont on nous yante sans cesse et fort justement la sagesse et les méthodes : dans l'intérieur de ce seigneur à perruque, on chercherait vainement trace d'un meuble gothique. Il est assis sur un fauteuil Louis XIV, devant une table Louis XIV. C'est une tapisserie Louis XIV qui est tendue au mur. Il vit dans un décor « moderne » dont son petit-fils enverra au grenier ou au musée tous les éléments, pour en demander le renouvellement au talent d'un contemporain. La grande vérité qui se dégage d'une étude attentive et vraiment respectueuse du passé, c'est que la tradition est en avant et non pas en arrière. Les beaux meubles Louis XIV n'auraient jamais existé si la noblesse d'alors avait accepté les meubles Louis XIII qui eux-mêmes... ».

C'est le bon sens même... Et c'est aussi la véritable manière de comprendre et de respecter le passé.

Il ne vient à l'idée de personne de ne pas admirer le Pont-Neuf, mais est-ce faire injure à ce monument de penser que, si nous avons, demain, à franchir une rivière, nous n'adopterons pas la solution du Pont-Neuf ? Est-ce encore faire injure au Pont-Neuf que de constater qu'il lui faut un grand nombre d'arches et des piles volumineuses pour franchir le bras de Seine qu'on eût, avec les moyens modernes, enjambé d'une seule portée ? Le Pont-Neuf, qui fut la meilleure solution, la plus moderne le jour où il fut construit, serait, si on la répétait aujourd'hui, une très mauvaise solution.

Et c'est, sauf erreur, ce qu'on nous propose de faire en prétendant nous imposer matériaux et techniques appelés, à tort, traditionnels. Le passé est le passé ; c'est-à-dire une chose qui a été et qui n'est plus. Pour magnifique qu'il

soit, pour digne de tous les amours, de tous les respects, il n'est ni le présent, ni le futur. Or, les programmes actuels sont non seulement du présent, mais du futur — terriblement du futur.

La vie évolue très vite, et ceux qui, aujourd'hui, refusent l'évolution risquent fort d'être totalement décalés par rapport à la vie de demain.

Est-il bien nécessaire de dire à quel point leur attitude, déjà regrettable en des temps de facilité, va être dangereuse en des années aussi dures et impitoyables que celles qui se préparent? Faut-il redire que le dilettantisme qui consiste à se replier et à jouir des résultats d'efforts auxquels notre génération n'a pas participé, n'est plus admissible maintenant? Faut-il redire que ceux-là mêmes qui ont l'éternité devant eux, ceux dont les programmes semblent fixés à jamais, s'en sont rendu compte? Pensons aux monastères réalisés aujourd'hui, avec des charpentes métalliques ou des ossatures en béton, des matériaux ultra-modernes, comme l'on dit, des orgues électriques, des téléphones, des haut-parleurs, des appareils de radio, l'éclairage électrique et le chauffage central quand ce n'est pas l'air conditionné. Pensons que les moines de Saint-Honorat cultivaient, en 1939, leur vigne avec des tracteurs à essence. Ils avaient pris la peine de creuser la question et de décider suivant la raison. Et ils ont continué. Gardant à sa place ce qui est éternel, ils mettent sagement à la sienne ce qui est temporaire. L'esprit du monastère, les doctrines sont demeurées les mêmes, mais les moyens ont changé. Toute acquisition de l'esprit humain étant voulue par Dieu, les moines l'adoptent sans hésitation.

Voilà, cette fois, de la tradition bien comprise — comprise tout court pourrions-nous dire. Et c'est à cette époque-ci que nous, qui sommes infiniment plus dans la dépendance de la vie matérielle moderne que les moines, prétendons abandonner délibérément les moyens qu'elle nous apporte, pour retourner à ceux du passé. Le monastère aura évolué, mais l'usine n'évoluera pas, ni l'aérogare, ni l'autoroute! Pour ces derniers, on s'en remettra à la tradition... La tradition de l'aérogare, par exemple!

Ce point réglé, il serait peut-être bon que nous considérons, avec un peu moins de superbe, notre situation dans le monde au point de vue du bâtiment. Nous sommes les héritiers d'un très beau passé architectural — la chose ne saurait faire de doute — mais, ne conviendrait-il pas de nous préoccuper un peu de ce que nous avons ajouté et, surtout, de ce que nous ajouterons à ce grand passé?

On ne peut se défendre d'une certaine irritation en lisant des phrases telles que celle-ci: «... Nous qui avons fait Chartres et Versailles...». Vraiment, c'est « nous », nous ici présents, qui avons fait Chartres et Versailles?

Ne conviendrait-il pas mieux de dire: « Nous qui, appartenant à la génération héritière de Chartres et de Versailles, n'avons pu faire, hélas, que Pavillons-sous-Bois et Béconles-Bruyères... ». Ce serait peut-être plus exact. Et cela permettrait probablement de faire avancer le problème, car, avant de songer à renouveler les succès d'architecture du passé, il faut refaire le peuple de France capable de les recréer.

C'est tout un pays à reconstruire, matériellement et moralement. Ne voit-on pas que sous le seul domaine matériel, celui qui justement nous concerne ici, il est de nombreuses missions qui nous incombent et qu'il faut les entreprendre sans délai? Les citer toutes nous mènerait loin...

N'en indiquons qu'une seule à titre d'exemple: le logement. Aucun effort de rénovation sociale ne rendra quoi que ce soit dans aucun domaine, tant que la population française sera logée dans les abominables conditions actuelles.

Premier point, sortez-la de ses taudis, et, pour cela, construisez-lui les millions de logis indispensables. Après, tous les espoirs seront permis: reprise d'une puissante vie nationale qui pourra permettre de songer à des programmes du même ordre que celui de Versailles; reprise de la vie spirituelle qui permettra de songer au programme de Chartres.

Et, cela dit, on ne fera ni Chartres ni Versailles; ou, plus exactement, on ne les fera pas tels qu'ils sont. On fera ce que les auteurs de Chartres ou de Versailles « feraient aujourd'hui » s'ils avaient à traiter le programme correspondant à l'heure actuelle à celui qui leur fut donné dans le passé.

Voyez-les, imaginez-les, ces grands patrons si solides et drus, mis brusquement en possession des moyens miraculeux que nous prodiguent les temps actuels! Les voyez-vous vraiment, dédaignant ces moyens-ci et retournant vers les anciens, nous faisant de la pâle copie?

Voilà donc, très résumée, la manière qu'ont les modernes de comprendre et d'aimer le passé. Nous persistons à croire qu'elle vaut mieux que sa servile imitation.

Les modernes n'ont pas de patrie.

On reproche aussi à « l'architecte moderne » d'être international. De même, qu'il ne comprend rien à l'architecture du passé, il ne comprend rien à celle de sa propre patrie. C'est le péché majeur, et il est peu de critiques qui n'aient été exprimées plus souvent et avec plus de violence. Plus objectivement qu'au cours des discussions passionnées entre partisans du pour et du contre, tentons de voir pourquoi l'architecture et la construction se sont uniformisées, quelles influences ont pu amener à construire aujourd'hui partout avec les mêmes matériaux et la même technique.

Le sens de l'évolution, dans le passé, ne peut faire de doute; elle s'est exercée dans le sens de l'uniformisation. Est-ce un bien, est-ce un mal, ou plus exactement, la chose nous est-elle agréable ou désagréable?

Je classerais volontiers, pour mon compte, l'événement parmi ceux qu'on doit considérer comme inévitables, à partir du moment où les raisons profondes de leur existence ont été dégagées. Dès lors, il ne reste plus qu'à les rendre aussi acceptables que possible, ce qui est généralement facile.

L'erreur, c'est de s'opposer à l'inévitable.

Une autre erreur consiste à vouloir voir une nouveauté dans l'internationalisation. Depuis l'adoption des mêmes caractères d'imprimerie par un nombre sans cesse plus grand de nations, et aussi d'unités de mesures semblables, le sens de l'évolution vers l'uniformisation internationale n'a pas varié.

Hier, c'étaient les dimensions d'un certain nombre de matériaux de construction qu'elle atteignait. Demain, elle atteindra la construction elle-même. N'a-t-elle pas commencé de l'atteindre dès aujourd'hui? Pour faire le point, essayons de déterminer les causes qui ont, dans le passé, créé la diversité, et voyons ensuite les raisons qu'elle a eu de subsister ou de disparaître. Plaçons-nous, tout d'abord, à l'échelle nationale.

En France, à l'époque où c'était seulement par la route que l'on pouvait circuler (et quand il y eut route régulière dans l'ensemble de la France, on avait déjà parcouru bien des étapes!) il ne pouvait être question de transporter en grandes quantités, sauf augmentation considérable du prix de revient, les matériaux d'une région à l'autre. Les bateaux sur les rivières navigables, puis sur les canaux, diminuèrent la difficulté, mais ne la firent pas disparaître. Il était donc normal d'employer ce qu'on trouvait, sinon sur place, tout au moins dans la région. On transportait le moins possible.

On en vint donc à résoudre les problèmes locaux du bâtiment, caractérisés à la fois par le climat, les mœurs et habitudes des habitants, avec des moyens matériels et une mise en œuvre identiques, d'où découlait la tradition. On aboutit ainsi à l'architecture régionale, ce qui était la logique même et la fatalité. A l'échelle au-dessus, on obtint l'architecture nationale.

Trois événements vinrent bousculer cet édifice qui — sans cela — n'eût jamais été ébranlé. Ce fut d'abord l'industrie naissante, ensuite le chemin de fer (lequel peut être, dans la démonstration d'aujourd'hui, remplacé par « les transports »), enfin, la grande industrie.

L'industrie naissante permit le remplacement de la force humaine par la machine. Le scieur de long disparut, les hommes qui tournaient le treuil à monter la pierre de taille aussi. Que ceux qui les regrettaient déplorent leur départ. Les transports permirent l'arrivée facile de matériaux à de grandes distances de leur point d'extraction ou de fabrication.

La grande industrie, grâce à un machinisme plus poussé, permit la fabrication mécanique d'objets grands et petits, pour un prix de revient très inférieur.

La nouvelle position qui résulta de tout cela, pour le constructeur, fut celle-ci: alors que dans le passé, il n'avait pour résoudre le problème posé, que la main-d'œuvre spécialisée et le matériau local — ce qui le limitait à certaines solutions techniques, toujours les mêmes — il eut désormais la possibilité de choisir entre diverses solutions.

Dans la première position, c'était la solution qui était subordonnée aux moyens réduits. Dans la seconde, c'étaient les moyens abondants qui se mettaient au service de toutes les solutions possibles. Qu'en résulta-t-il? C'est qu'en tous lieux, on prit l'habitude de choisir au mieux entre des solutions très différentes. Il était naturel qu'en de nombreux points, géographiquement différents, on aboutit à la même

solution. C'est cela — et pas autre chose — qui fit disparaître des éléments d'architecture locale, puis régionale, puis nationale.

Le stade de l'architecture nationale est lui-même dépassé maintenant. C'est l'architecture continentale qui est en voie de disparaître. Nous utilisons, en effet, dès avant la présente guerre, des éléments de construction et des appareils d'équipement venus d'au-delà des mers (situation inimaginable un siècle plus tôt).

Dans de telles conditions, quel va être le sort de l'architecture « nationale » dans les grands travaux de demain, ou — plus exactement — quel sera le caractère « national » de cette architecture ? Il sera toujours l'expression de l'âme même du pays considéré, mais celle-ci devra être traduite à l'aide de moyens matériels identiques ou presque à ceux du pays voisin.

Expliquons-nous : il restera, certes, un caractère national à l'architecture, mais il ne sera plus conditionné par les matériaux et les techniques. L'architecture de l'U. R. S. S., celle du Troisième Reich, des Etats-Unis, de l'Angleterre, Hollande, Italie, Tchécoslovaquie, ont eu chacune leur caractéristique, quoique ayant utilisé des matériaux et des techniques identiques. Il y a plus, l'architecture de l'Allemagne, en 1938, était une chose et celle de 1936 était tout autre chose, quoiqu'elles aient disposé des mêmes moyens matériels.

En conclusion, l'architecture qui, de tout temps, a subi et non créé les conditions de la vie, qui a été l'expression de la civilisation et non sa cause, continuera à être une dépendance et non une raison. Elle subira donc les conditions permanentes imposées par les données constantes du problème (climat), celles imposées par les données variables (conditions politiques et économiques, civilisation matérielle), mais, en revanche, elle s'affranchira des contraintes provenant de la nécessité de se restreindre au matériau local.

Il reste aux architectes à faire de la beauté avec de telles données ; quant à penser qu'on éludera ces données en se cramponnant à une formule qui était dictée par des conditions qui, aujourd'hui, n'existent plus, nous nous permettons de croire que c'est une grosse erreur.

Seule la maison construite en matériaux de la région...

On a très souvent reproché aux constructions modernes de ne pas s'intégrer harmonieusement dans le paysage environnant et on en tire cette conclusion, pour le moins risquée, que seuls les édifices construits avec les matériaux extraits du sol même où ils s'élèvent, peuvent faire corps avec la nature.

On confond, une fois de plus, des choses bien différentes. En vérité, une construction s'intègre au paysage lorsqu'elle est conçue et étudiée en fonction du dit paysage. Sans doute peut-on dire qu'il est certains matériaux qui rendent la chose impossible, mais il n'est pas question, dans ce cas, de matériaux « modernes », mais bien de matériaux pauvres, mauvais, donnant des constructions déplorables en tous points et incapables de satisfaire la vue, quel que soit l'endroit où elles se trouvent. Il est trop facile de donner en exemple une de ces effroyables « villas » en brique creuse, avec fausses chaînes appareillées aux angles, une usine en pan de fer d'aspect indigent, ou tel autre bâtiment utilitaire, tout spécialement mal venu... et Dieu sait s'il y en a !

Sans doute, peut-on aussi faire état des intrusions — combien regrettables — d'immeubles neufs (qui peuvent n'être pas spécialement mauvais intrinsèquement) dans les ensembles dont l'harmonie est troublée par cette arrivée intempestive.

Mais où est la responsabilité de l'architecture moderne là-dedans ? C'est ce que nous allons tenter de définir.

Tout d'abord, il ne peut être question de baptiser « constructions modernes » des immeubles bâtis comme nous venons de l'indiquer. Ni la villa conçue par l'entrepreneur local, non plus que l'usige montée à frais trop réduits par le propriétaire ne sont autre chose que de très mauvaises constructions. Elles ne sont pas modernes. Elles sont déplorables et, à ce titre, vieilles le jour même où elles sont mises au monde.

Pas davantage il n'est question de passer au débit de l'architecture moderne la catastrophe réalisée par la construction d'une flambante maison neuve en plein milieu de Sarlat ou le long des remparts d'Avignon.

La responsabilité de cette erreur, il faut la faire supporter à l'anarchie généralisée qui amène à laisser croître les villes au petit bonheur ; entre parenthèses, ce qui est très exactement demandé par un remarquable défenseur de l'architecture traditionnelle, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

En vérité, c'est là simple question d'ordre, de nécessité de plan, et ce ne sont, certes, pas les architectes modernes qui auront été les derniers à réclamer l'étude des projets avec de longues prévisions dans l'espace et dans le temps.

On peut faire une excellente architecture en parfaite liaison avec les plus beaux paysages du monde, en employant les solutions constructives les plus modernes : cités ouvrières, mairies, groupes scolaires, hôpitaux, sanatoriums, viaducs, ponts, autostrades, vastes usines, grands hangars d'aviation, ont déjà fourni assez d'exemples et continueront à en fournir, pour peu qu'ils soient étudiés par des gens en parfaite possession de leur métier.

Reste le problème difficile de l'adjonction à un ensemble homogène et harmonieux d'un élément nouveau. Deux cas peuvent se produire.

L'ensemble ancien ne saurait être touché ; alors, c'est très simple, on ne construira rien qui le puisse abîmer. Il ne viendra à l'idée de personne de construire une maison neuve sur le Mont Saint-Michel. On peut cependant prendre des précautions pour éviter une aussi monstrueuse erreur. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il existe des servitudes pour sauvegarder l'aspect de la place des Vosges ou de la place Vendôme.

Second cas, l'ensemble étant toujours à sauvegarder, il y a du terrain disponible à côté. Problème connu, lui aussi, chez nous ou ailleurs ; c'est celui de l'extension de la ville existante. Rien n'est plus simple : c'est une zone de raccord à étudier. Nombreuses sont les villes (ne devrait-on pas dire que c'est le cas de toutes les villes) qui ont eu à s'adjoindre un ou plusieurs quartiers neufs.

L'opération s'est toujours faite dans de bonnes conditions, pour autant qu'on a consenti à tenir compte des deux nécessités suivantes : zone de raccordement destinée à supprimer le hiatus entre l'ancien et le nouveau ; qualités propres du nouveau plan, tant en lui-même qu'en ce qui concerne le raccordement de ses éléments avec l'ancienne composition. En vérité, il s'agit là d'anciens, de très anciens problèmes, dont toutes les époques ont eu à se préoccuper et qu'elles ont toujours résolus. Reste à savoir si la nôtre toute seule...

Quant à faire avec cela le procès de l'architecture moderne, quant à prétendre que tout est perdu et qu'aucune liaison, ni avec le paysage naturel, ni avec le paysage construit, n'est possible qu'avec le matériau du pays, c'est tout de même un peu risqué. Le matériau local est un élément d'unité, c'est l'évidence. Il est bien certain que l'aspect de Vermenton-sur-Cure, dans une même tonalité de pierre, avec des toits de même pente et des tuiles de même couleur, est une composition d'une magnifique harmonie.

Mais c'est précisément ce qui doit être renouvelé, et non pas copié.

Nous voici arrivés au cas — beaucoup moins difficile que l'adjonction dont nous venons de parler — où l'architecture moderne peut donner son plein rendement : il s'agit du pays neuf — fait pour les besoins nouveaux — avec des matériaux nouveaux et un plan neuf. Nous disons bien un plan neuf. Car enfin, les terrains d'aviation et de sport, les autostrades sont, sauf erreur, des éléments assez nouveaux pour que leur introduction dans le programme aboutisse à ce que nous nommons, à juste titre, un plan neuf.

Voilà ce qu'il faut faire. Voilà ce sur quoi l'architecture moderne peut être jugée et, croyez-moi, pour peu que la chose soit faite par des gens de goût, la composition s'intégrera dans les plus délicats de nos paysages. Regardons autour de nous et ayons le courage de constater que les gens qui ont gardé l'aspect de leur pays, ce sont ceux qui ont admis que, puisque la vie imposait l'évolution, il fallait guider et contrôler celle-ci. Et c'est pourquoi, avec des coteaux aussi beaux que ceux de Bellevue, nous avons fait un ramassis de bicoques et d'usines dont l'aspect est déshonorant ; tandis que les Hollandais, qui n'avaient que leur maigre plaine de polder, sont arrivés à faire Hilversum et sa région.

Je demande simplement à tous ceux qui conservent un doute sur la question, de faire le déplacement : huit heures de train, c'est bien peu de chose. Ils me diront, au retour, si un plan d'extension hardi, des projets modernes réalisés en matériaux modernes, abîment plus un pays que les constructions en matériaux non modernes de Boulogne-Billan-

court. Souhaitons seulement qu'on garde bien présente à l'esprit cette idée que nous ne faisons qu'ajouter, une fois de plus, une pierre à l'édifice commencé au début des civilisations.

Rien ne sera jamais fini. Nous ne voulons pas qu'on ait fini avant nous ; n'admettons pas davantage que ce soit fini après nous, et souhaitons que les traditionalistes de demain (il y en aura peut-être encore) n'aient pas l'idée de vouloir tout stopper au point où nous serons parvenus, après avoir dû tant batailler pour y parvenir.

Constructions éternelles.

Un argument, fort employé contre les constructions modernes, est qu'elles ne sauraient, comme celles du passé, prétendre à « l'éternité ».

Comme cette idée semble bien avoir obscurci le débat, il n'est pas sans intérêt de regarder l'affaire d'un peu près.

Avant d'aller plus loin, mettons-nous, cette fois encore, bien d'accord sur le sens des mots et remarquons que, dans le présent cas, on ne donne pas à « éternel » son sens véritable.

En effet, le monument éternel n'existe pas. Les monuments les plus anciens que nous connaissions n'ont, en vérité, duré qu'un temps très court, comparé à l'éternité.

L'erreur vient de l'échelle incroyablement petite à laquelle nous nous plaçons sans cesse. Nous ne voulons pas voir que nous ne sommes qu'un moment dans la vie du monde et que nous n'avons, de ce fait, aucun droit à parler d'éternité.

Voici une citation qui pose bien le problème : « Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, et ne fait presque que commencer ! nous-mêmes, nous touchons aux premiers hommes et aux patriarches, et qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans les siècles si reculés ? Mais si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! Quelles découvertes ne fera-t-on point ! Quelles différentes résolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les Etats et dans les Empires ! Quelle ignorance est la nôtre ! Et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans ! »

Cette citation n'est pas d'un personnage d'avant-garde ; elle est de La Bruyère. S'il pouvait revenir aujourd'hui, quelle belle confirmation de sa vue prophétique il trouverait, dans tout ce qui est né depuis cent ans !

En vérité, nous ne sommes qu'un chaînon, le tout petit chaînon d'une chaîne sans fin. Faisons donc — et au mieux — notre besogne de chaînon et laissons l'éternité tranquille. Elle n'a rien à voir ici.

La seule notion qui semble raisonnable est que les constructions, qu'elles soient monuments, ouvrages d'art ou simples maisons, doivent avoir une durée proportionnée à leur mission. Il est tout aussi faux de prévoir une durée de plusieurs siècles pour un pont de chemin de fer, alors que, bien avant, les chemins de fer auront été dix fois modifiés et seront peut-être remplacés par d'autres moyens de transport, que de prévoir cent cinquante ans de vie à un immeuble d'habitation, sans vouloir tenir compte que, d'ici soixante ans, les besoins des gens seront modifiés de fond en comble.

Je sais que cela attriste les amoureux du passé, de la vie calme et égale ; mais qu'y pouvons-nous ? N'est-il pas plus normal de voir les choses telles qu'elles sont, plutôt que de fermer les yeux sur la réalité.

La cadence d'évolution, lente jusqu'à l'apparition de la machine, s'est subitement accélérée ; elle se ralentira peut-être un jour et, alors, de nouveau, nous pourrions raisonner comme au bon vieux temps. En attendant, il faut raisonner avec les conditions d'aujourd'hui.

Constructions modifiables.

Une notion nouvelle, celle du bâtiment adaptable à des fonctions de même famille, mais qui, cependant, présentent des différences, permet de considérer le problème de la durée des constructions avec plus de sérénité. Une grande usine, un immeuble de bureaux, une maison familiale doivent, au cours de leur vie — même si celle-ci est courte — permettre de faire face à des programmes différents.

Il existe des cas (usines ou administrations, par exemple) où, au cours d'une seule année, les besoins évoluent tellement qu'on aurait intérêt à pouvoir procéder à une réadaptation. Nous voici loin du bâtiment éternel. En fait, on arrive à se trouver pris dans un dilemme : le bâtiment traditionnel, construit en matériaux lourds, conçu pour une longue durée et s'amortissant lentement, ne conviendra pas à la maison. Mais le bâtiment conçu pour une durée trop courte (peut-être encore supérieure à celle qu'aurait l'utilisateur) va amener à des frais d'amortissement totalement absurdes.

Pour sortir de ce dilemme, il faut en arriver — c'est commencé — aux cloisons mobiles, puis aux bâtiments extensibles, enfin aux bâtiments modifiables. Grâce à eux, on retrouvera cette notion de bon sens élémentaire, totalement perdue de vue : l'outil (maison, usine, administration, ministère, etc.) adapté à sa fonction changeante par définition. Il ne faut plus que les hommes souffrent perpétuellement de l'impossibilité où ils se trouvent d'adapter l'outil à la fonction qu'ils ont à accomplir.

Entretien des constructions.

On a trop souvent prétendu que le bâtiment traditionnel était inaltérable, tandis que le bâtiment moderne s'altérerait rapidement et périrait si on ne l'entretenait pas sans cesse. L'une et l'autre de ces assertions ne sont pas exactes.

Le bâtiment traditionnel exige un entretien. Sans doute, certaines parties de gros-œuvres peuvent-elles — mais elles seules ! — avoir une durée très longue sans aucun entretien. Il en est ainsi de la meulière, du granit, des pierres très dures et des briques de bonne qualité. Mais ça n'est pas là tout le bâtiment. Ce n'est pas même là tout le gros-œuvre. Celui-ci peut comprendre des moellons qui se salpêtrant, de la pierre tendre qui s'effrite, du plâtre ou des enduits qui faïencent, cloquent et tombent.

Quant au reste, couverture, menuiseries extérieures, parties métalliques, il faut l'entretenir. Quel entretien exige le bâtiment moderne ? C'est variable, suivant le matériau employé. Lorsqu'on aborde cette question, c'est toujours le métal qui est visé.

Examinons donc son cas. Certains métaux, peu fragiles (aciers inoxydables, bronze, aluminium) ne nécessitent qu'une protection très légère. L'acier ordinaire est plus exigeant. L'est-il tellement ? Ce n'est pas au moment où la Tour Eiffel a 59 ans — et elle n'est pas morte — au moment où on fait non seulement des coques de navire en acier, mais bien des équipements de ports en appareils de levage métalliques, qu'il faut plaider contre l'accusation que l'acier périclite dès qu'on ne veille plus de très près sur lui. Combien de halls dans les gares, docks et usines, sont là pour affirmer le contraire !

Et notons que les travaux sur les peintures protectrices ne cessent pas... qu'on a dans ce domaine obtenu des progrès importants au cours des dernières années avant la guerre, des peintures au brai aluminium ont, en particulier, donné une protection remarquable.

Pour notre compte, nous admettons fort bien l'entretien raisonnable de l'acier. Nous l'admettrons d'autant mieux que nous déplorons que l'on n'entretienne pas de même les matériaux traditionnels.

Un châssis métallique, faute d'entretien, rouille, mais à peine moins vite ; la pièce d'appui de la fenêtre en chêne qu'on a laissée sans peinture pourrit. Sur ce point, nous pouvons prendre une bonne leçon de nos amis hollandais. Il n'est point chez eux question de peinture tous les dix ans ; c'est tous les cinq ans — et, parfois plus souvent — qu'on peint.

Les bâtiments modernes les plus délicats n'en demandent pas davantage ; nous connaissons, personnellement, un bâtiment intégralement en tôle d'acier qui a reçu à la fin de 1943 sa première couche de peinture, soit quatre ans et demi après la couche initiale. Et il s'agit d'une couche très partielle, aux endroits qui souffrent le plus. Oui, on va peindre les maisons ; et on aura des maisons propres, en couleurs, gaies, lumineuses, au lieu de menuiseries pourries et de murs poussiéreux et sales.

Oui, mais le prix de la couche de peinture ? va-t-on m'objecter. Je répondrai : faudrait-il ne pas laver la cuisine, afin d'économiser les produits d'entretien ?

V. CONCLUSIONS

La première conclusion qui se dégage de ce débat est celle-ci : On accepte ou on refuse qu'il puisse exister des « beautés » non encore révélées, des « beautés nouvelles ».

Pour ceux qui refusent, c'est fort simple : tout ce qui pouvait être mis au monde en tant que « beauté », est entièrement découvert, le canon est définitif, immuable, complet. Il n'y a plus rien à trouver, donc rien à chercher. Ils consentiront, et encore, avec combien de réserves ! à admettre que certaines des formes du passé doivent peut-être subir quelques légères modifications pour permettre la solution de problèmes récents, mais, quant à concevoir qu'une plastique entièrement neuve, totalement indépendante des canons anciens, puisse les dégager par l'étude des nouvelles manières de construire, il ne saurait en être question un seul instant.

Leur attitude, vis-à-vis de ceux qui s'obstineront à chercher, sera sans indulgence. Toute tentative sera jugée par son seul résultat « immédiat » (tendancieusement, d'ailleurs) et celui qui entrera laborieusement dans le sillon nouveau, avec toutes les difficultés que la chose comporte, devra, sous peine de condamnation sans appel, atteindre du premier coup, à la même liberté de style que les formules qui ont été travaillées durant des siècles, par des générations entières.

La vérité est que, dans tous les domaines, scientifique aussi bien qu'artistique, les hommes — certains hommes — ont toujours prétendu limiter le progrès à ce qu'ils ont connu dans leur jeunesse. Il existe chez eux une impossibilité de concevoir un changement dérangeant des habitudes et, surtout, une absence de cette générosité qui amène à faire confiance en l'avenir et à l'imaginer magnifique pour ceux qui nous suivront. Aussi bien se servent-ils de la tradition comme barrière destinée à empêcher l'intrusion d'éléments nouveaux.

Notre bâtiment d'aujourd'hui, en pleine crise, reproduit toutes les discussions qui ont eu lieu au moment où la vapeur a supplanté la voile dans la marine. C'est l'éternel regret du passé. Je sais bien qu'il est de pratique courante de dire du mal de son époque. En ce qui concerne la nôtre, nous pouvons tomber d'accord sur ce que la guerre l'a rendue plus pénible. Mais la guerre est le produit de la méchanceté de certains hommes, et non pas celui du progrès. Les hommes se sont de tout temps battus. Les sauvages les plus arriérés, les moins modernes se battent...

Si nous tentions de juger notre époque hors la guerre, le verdict prononcé généralement contre lui se modifierait peut-être beaucoup ! A ceux qui jugent notre existence difficile, je suis porté à répondre, certes, mais que néanmoins elle demeure enthousiasmante et que, s'ils ne peuvent arriver à distinguer les espoirs qu'elle recèle, c'est parce qu'ils s'obstinent à vivre avec les yeux tournés derrière eux ; et ce n'est pourtant pas l'heure.

Mais ce n'est pas d'une cure de passé dont ils ont besoin, c'est d'une cure d'avenir. Appliquons-nous à connaître le passé, mais seulement à titre d'enseignement ; la connaissance étant acquise, cherchons à deviner ce que sera demain, à « penser demain », besoin bien autrement difficile, mais aussi autrement féconde, que de « penser hier » et de répéter le passé.

Nous désirons que ceux qui ont la responsabilité de la direction, puissent prendre de très larges et grandes décisions. Il faut, pour cela, qu'ils se sentent libres — que dis-je libres ? — portés en avant ; poussés à agir par une opinion publique qui les soutienne de son enthousiasme. Evidemment, on n'a que peu de chances d'en arriver là, au moment où un littérateur dont le talent dépasse certes l'information, vient d'écrire ces lignes monstrueuses : « Pour le grand corps vivant qu'est une ville, il n'est pas de virus plus dangereux que ces gens-là (les urbanistes) ».

Une ville créée d'après un plan préconçu ne peut engendrer que l'ennui. Les villes d'architecture vivante poussent comme une forêt, c'est-à-dire un peu au hasard.

C'est avec de telles naïvetés et de tels non sens que le malheur causé par l'ignorance a été accru. En effet, ce sont trop souvent des incompetents qui ont écrit, ce qui a permis à d'autres incompetents de lire la confirmation des communes erreurs qui leur servaient de jugement.

Dès lors, comment s'étonner de ce que les constructions modernes soient mal connues, donc mal comprises ? Rappelons-nous pourtant que c'est toute la vie de notre pays, toute sa vie économique et sociale de demain qui est en jeu.

Une seconde conclusion s'impose : il faut juger la nôtre objectivement et, pour cela, nous situer dans l'époque actuelle, et non pas dans une époque passée, celle d'hommes morts.

Nous devons nous affranchir des évocations romantiques ou sentimentales qui ont été placées là de manière à tout brouiller.

La construction est un problème technique comme les autres, ça n'est que cela. Il n'y a pas plus de raison de se laisser guider par le romantisme, dans la construction d'une table ou d'une maison, que dans celle d'une locomotive ou d'une machine à coudre.

On affirme souvent que la maison n'est pas seulement « maison », mais qu'elle est « plus que cela ». Non, la maison n'est « que cela ». Mais attention, elle doit l'être complètement, intégralement. Et voilà bien ce qui finit par être oublié. On a tant parlé du charme de la maison qu'on a oublié sa mission essentielle. A tant songer à l'aspect, on en est venu à négliger la fonction.

Tous nos esthètes, préoccupés avant tout de « plastique », en sont arrivés à faire passer au second plan aussi bien la possibilité de construire que celle d'obtenir, à tout prix, la qualité essentielle qui est de permettre, dans les meilleures conditions, toutes les fonctions de la vie...

Et ce n'est pas une petite affaire. La maison doit être bien « pensée ». Elle doit donner la solution parfaite du problème habitation d'aujourd'hui. Et, l'ayant résolu, elle ne peut être que très belle, ce qui ne veut pas dire qu'elle doit être semblable à la maison d'hier. Elle aura, elle aussi, sa personnalité, sa poésie, en partie grâce à ce que vous saurez y introduire de votre goût personnel : la musique, les livres, les fleurs et, bien plus encore, une belle cellule familiale et de nombreux enfants.

Et l'inverse n'est pas vrai : si le problème technique est mal résolu, il ne sera jamais question de beauté ni de poésie.

Comment peut-on prétendre à parler « poésie de la maison » à une mère de famille qui sera exténuée à des besognes harassantes, véritables travaux forcés, sans intérêt aucun, quotidiennement répétés durant dix ans ou vingt ans, parce qu'elle a été obligée de vivre dans une vieille maison, outil mal fait, conçu pour une époque où l'existence n'était pas ce qu'elle est dans les temps présents. Il faut aborder le problème de l'habitation objectivement, en toute liberté, et rechercher la solution technique parfaite. S'engager hardiment dans les solutions neuves, si elles permettent de mieux résoudre les difficultés.

Tout ce que nous venons d'exposer pour la maison s'applique à l'ensemble du domaine bâti du pays. Aussi bien à la conception qu'à l'exécution, aux plans qu'aux ouvrages eux-mêmes, à l'urbanisme qu'à l'architecture, pour autant, d'ailleurs, que les deux termes n'en fassent pas qu'un seul. Nous devons nous répéter que la vie est tournée vers ce qui vient, que rien dans la nature n'a le respect fétichiste du passé, que la véritable compréhension de celui-ci est de le laisser à son rôle de préparateur du présent. Les bourgeois qui pointent ne sont pas enveloppés dans les feuilles de l'année précédente. Nous dire que cette loi de la vie est impérative et que mourront tous ceux qui n'ont plus que la possibilité d'évoquer leur passé, si glorieux fût-il. Il est grand temps de savoir, nous Français, ce que pensent les pays voisins, ceux qui ont gardé leur sympathie pour nous. Ils disent que notre charme, notre culture, notre perfection commencent à être diminués par quelque faiblesse et quelque fragilité.

Il faut faire œuvre de gens plus fermes, faute de quoi nous risquons bien, devant le refus de l'effort, de voir les autres se substituer à nous.

Ne perdons jamais de vue que notre situation est dange-reuse. Nous habitons le plus beau pays du monde. Ceux qui, dans des contrées arides et ingrates, rêvent de l'Anjou, de la Normandie, de la Bourgogne, n'admettront qu'avec bien des difficultés que les heureux possesseurs de ces terres bénies, se bornent à vivre sur ce que leurs ancêtres y ont fait, estimant n'avoir, quant à eux, rien de plus à faire. Les pays moins fortunés ont créé, chez ceux qui les habitent, le goût de la bataille — nous ne parlons pas de celui de la guerre — mais bien de la lutte économique.

Il faut faire l'effort et, surtout, le faire dans l'enthousiasme ; si nous le refusons, il sera fait néanmoins, mais par d'autres que nous, et la France qui, tant de fois a été à la tête des progrès les plus essentiels, sera définitivement classée au rang des peuples qui ne savent plus vouloir, et qui n'ont pas lieu d'être considérés autrement que comme des clients, en attendant que ce soit comme des esclaves.

Marcel LODS, architecte D. P. L. G.

(Conférence prononcée à l'Institut technique du bâtiment et des travaux publics, Paris.)